

cents hommes d'infanterie de marine, force plus que suffisante pour défendre un lieu fermé de hautes et solides murailles et entouré d'un canal sur la plus grande partie de son enceinte. Mais Martini ne songea pas assez à la gravité des circonstances, et, soit qu'il voulût éviter une collision, soit qu'il n'osât pas compter sur ses soldats, presque tous italiens, il laissa entrer la garde civique et les hommes de Mannin. Aussitôt on lui signifia qu'il était prisonnier lui et tous les autres officiers; les soldats se joignirent aux habitants, on courut aux salles d'armes, tout le monde put s'armer, et l'arsenal se trouva au pouvoir de la population. Un bataillon prenait alors position, en dehors, mais il était aussi composé d'Italiens qui refusèrent d'obéir à leurs officiers, et firent cause commune avec les citoyens. Cette prise de l'arsenal n'était qu'une affaire partielle, un fait isolé qui était loin de décider la question; un événement plus grave se passait sur la place, au palais du gouvernement, et allait donner la liberté à Venise, sans lutte, sans effusion de sang, et comme par miracle.

La municipalité, de plus en plus inquiète et présentant la gravité des circonstances, avait envoyé une députation aux deux gouverneurs pour leur demander de lui confier momentanément l'autorité sur toute espèce de force armée, seul moyen, selon elle, de rétablir la tranquillité. Palfy et Zichy étaient deux Hongrois employés depuis longtemps en Italie, connaissant le pays et l'esprit des populations et ayant fait preuve de capacité, mais ils montrèrent alors une extrême ineptie. Palfy à qui s'adressa d'abord la députation municipale, écouta avec attention ses griefs et ses demandes, et discuta patiemment avec